

Ludmila Oulitskaïa

Le corps de l'âme



folio

COLLECTION FOLIO

Ludmila Oulitskaïa

Le corps de l'âme

Nouveaux récits

*Traduit du russe
par Sophie Benech*

Gallimard

Titre original :
О ТЕЛЕ ДУШИ
O TELE DOUCHI

© *Ludmila Oulitskaïa, tous droits réservés.*
Publié avec l'accord de ELKOST Intl. Literary Agency.
© *Éditions Gallimard, 2022, pour la traduction française.*

Couverture : Photo © Shestock / Deepol / plainpicture (détail).

Ludmila Oulitskaïa est née en 1943, dans l'Oural. Généticienne de formation, elle a écrit plusieurs pièces de théâtre et des scénarios de films. Depuis les années 1980, elle se consacre exclusivement à l'écriture. Elle est aujourd'hui considérée comme l'autrice russe contemporaine la plus importante. Traduite dans le monde entier, son œuvre est publiée en français aux Éditions Gallimard. Dans son recueil de textes autobiographiques, *À conserver précieusement* (2017), elle endosse une nouvelle fois son rôle de critique résolue du gouvernement russe actuel. Depuis *Sonietchka* (prix Médicis étranger 1996), *De joyeuses funérailles* (1999) ou encore son grand roman *Le chapiteau vert* (2014), elle a conquis un large lectorat en France grâce à son regard plein d'humanité et à son immense talent de narratrice. Fervente opposante au Kremlin, Ludmila Oulitskaïa a quitté la Russie en 2022 et vit désormais à Berlin.

Nous en savons beaucoup plus sur le corps que sur l'âme. Personne ne peut dessiner un atlas de l'âme. Il ne nous est donné que d'entrevoir parfois une zone frontalière. Au fur et à mesure que nous approchons de cette frontière, on sent de telles vibrations, on découvre des détails si subtils qu'il est presque impossible d'en parler dans notre langage magnifique, mais limité.

S'en approcher est risqué et très dangereux.

Cette zone est fascinante, et plus on avance dans la vie, plus la fascination devient puissante.

LUDMILA OULITSKAÏA

LES AMIES

EN GUISE D'AVANT-PROPOS

Je n'en veux pas d'autres...

Mes amazones, mes petites filles, mes petites
vieilles, mes amies,

chaussées de bottines bariolées, de savates, de
sandales, pieds nus,

emportées dans une ronde chantante, insou-
ciante, pétaradante, tapageuse et parfois glapis-
sante,

toutes elles tournoient, elles bondissent, elles
dansent, certaines le twist et d'autres le qua-
drille.

Les danses du monde sont sacrées.

Leur chant est tel qu'il guérit les malades et
endort les enfants,

mais ne sait pas ramener les morts,

même si peut-être il saura bientôt le faire.

Comme elles sont magnifiques, mes amies,
avec leurs boucles, leurs couronnes de tresses et
leurs têtes rasées,

avec leurs crânes pareils à des boules d'ivoire
luisant,

avec leurs tignasses, leurs dreadlocks, leurs
tendres frisettes mauves,

mes amies au pied léger, l'une sur ses pointes,
une autre qui sautille,

celle-là en fauteuil roulant, suivie par une
amie avec la canne à trépied dont elle se sert
depuis son attaque.

Elles bondissent, les jeunes aux mamelons
bien affûtés,

elles bondissent, celles dont les seins pen-
douillent, et les prunes de leurs mamelons
s'envolent,

en jouant,

elles bondissent, les petites filles à la poitrine
plate qui cachent leur honte de leurs mains
avec une couronne d'aneth...

Je vous aime, mes amies, pour votre gaieté et
votre fidélité,

pour le bien que vous faites et votre généro-
sité,

pour le sentiment maternel avec lequel

vous vous penchez sur les petits et sur les
faibles,

quand ce ne serait qu'une souris, qu'une gre-
nouille,

sans parler des enfants des hommes.

Tania, Zoïa, Larissa, mes trois Natacha, Diana,
Iricha, Katia-Léna, Tamara, Ilana, Kristina et

Hanna-Maria, Nastia, Katia, Kioko... Macha, Macha, bien sûr, j'ai failli l'oublier, car elle est partie depuis si longtemps que nos bébés ont fait des bébés et que nos petits-enfants ont grandi...

Et celles qui sont parties, leur ronde tournoie tout là-haut,

il n'y a qu'à lever les yeux,

et on voit leurs pieds joyeux, ou bien les pantoufles défraîchies des défuntes et la blancheur de leurs linceuls,

Véra, Karia et Olia, Tamara, Gaïanè et Marina, Irina

et Nathalie...

Ensemble nous avons vécu nos vies en portant nos chagrins dans nos bras,

en nous aidant les unes les autres à trimbaler des valises, des cercueils et des patates,

pleurant à gros sanglots dans le giron les unes des autres, sur toutes les passions dévorantes, toutes les tromperies, les avortements, les trahisons, les perquisitions, la honte d'être envieuses.

Nous nous sommes appris mutuellement à pardonner,

mais d'abord nous avons volé des maris,

nous avons forniqué, menti et commis de telles horreurs

qu'ensuite nous tombions à genoux en pleurs
et en prière,

et nous attendions des autres le pardon et la
pitié, les caresses et l'affection que se pro-
diguent les sœurs.

Je n'en veux pas d'autres, je les aime, ces écer-
velées, ces sages,

ces dévergondées, ces charmeuses, ces men-
teuses,

ces femmes magnifiques, superstitieuses et
fidèles,

ces femmes follement intelligentes et ces
gourdes irrécupérables,

auprès desquelles même les anges du ciel
pourraient prendre des leçons...

J'ai besoin de vous telles que vous êtes –
d'ailleurs je suis bien votre pareille.

Le Dragon et le Phénix

Alors qu'il ne lui restait plus qu'une semaine, mais personne ne pouvait le savoir, Zarifa demanda à Moussia de composer un numéro de téléphone et lui dicta aussitôt les chiffres.

« Non, mais quelle mémoire exceptionnelle tu as ! » s'exclama pour la millième fois Moussia, admirative.

Mais Zarifa était depuis longtemps habituée à cette admiration et dit assez sèchement :

« Fais le numéro ! »

Bien qu'elle eût un secrétaire, Moussia remplissait ces obligations mieux que n'importe quel secrétaire. D'ailleurs son anglais était meilleur que celui du secrétaire, et très certainement meilleur que celui de Zarifa. C'était la même chose pour le russe, pour le français et même, depuis quelque temps, pour le grec, mais cela n'avait plus d'importance à présent.

Moussia composa le numéro précédé d'un code qui lui était inconnu, un homme répondit

par un « Allôôô » prolongé et chantant, et Moussia approcha l'écouteur de l'oreille de Zarifa pour que celle-ci n'ait pas à se redresser. Zarifa se mit à parler en azéri, et sa voix s'emplit de force et de tendresse. Moussia comprenait un peu cette langue, bien qu'elle ne l'eût jamais parlée. Elle avait fait ses études dans l'école russe d'une petite ville arméno-azérie autrefois paisible, et dans cette école, si la moitié des élèves étaient des Russes, l'autre moitié était constituée des enfants des Arméniens et des Azéris les plus cultivés de la ville, de ceux qui comprenaient que, pour recevoir une bonne éducation, il fallait aller en Russie. À la fin de leurs études, les enfants parlaient un russe presque aussi bon que celui de leur professeur, Aliev, un russo-phile et un ardent communiste. Cet établissement avait été russe dans son passé historique et qui plus est, cela avait été la première école de filles de tout le Karabakh. Les professeurs étaient tous plus vieux les uns que les autres, on aurait dit des pièces de musée. Ici les enseignants et les élèves avaient une particularité : dans les efforts qu'ils déployaient pour peaufiner la langue de Pouchkine et de Tolstoï, les différends entre Arméniens et Azéris s'atténuaient, leur non-appartenance à la grande culture russe les mettait à égalité... Zarifa avait terminé cette même école huit ans avant

Moussia, mais elles s'étaient connues bien des années plus tard, à Moscou.

Leur ville natale du Karabakh était depuis longtemps subtilement, mais résolument, divisée en ville haute et ville basse, en ville arménienne et ville azérie, et tout le monde vivait un peu comme à la campagne, dans les cours et dans la rue. Il y avait de temps en temps des mariages mixtes, et chaque fois, c'était quelque chose de spécial, un événement qui soulevait une vague de fond parmi la famille et les voisins. Qu'est-ce qui les bouleversait ainsi ? Oh, c'est une longue histoire. Les mariages avec des Russes ne leur tournaient pas autant les sangs.

Moussia écoutait. Apparemment, Zarifa disait à son frère de venir la voir, le nom de l'aéroport voisin avait surgi dans la conversation. Et elle lui demandait quelque chose, seulement Moussia ne put saisir en quoi consistait sa demande, elle surprit le mot « dragon », mais n'arrivait pas à en croire ses oreilles. Que venait faire un dragon ici ? À la fin de la conversation, Zarifa dit en russe : « Viens, Saïd. Et dépêche-toi... »

Moussia reprit l'écouteur. Zarifa lui interdisait de pleurer. Toutes les deux restèrent sans rien dire. Moussia posa sur la petite table de chevet de l'hôpital ses mains d'une blancheur de porcelaine et les arrosa de larmes silencieuses.

Cela faisait presque deux ans que cette maudite maladie s'était abattue sur Zarifa. Au début,

elle s'était fait soigner à Munich, on l'avait opérée là-bas, puis elles avaient déménagé en Israël, où elle avait suivi une chimio et une radiothérapie, et maintenant, elles s'étaient installées à Chypre, où Zarifa avait acheté depuis longtemps une maison destinée aux joies estivales. Sans rien dire, elles avaient pris chacune leur décision : Zarifa luttait jusqu'au bout et Moussia, qui avait perdu toute confiance dans les médecins, s'était embringuée dans une relation avec deux sorcières arméniennes, des sœurs d'un certain âge enchâssées dans de l'or depuis les oreilles et les dents jusqu'aux chevilles. La nuit, quand Zarifa l'envoyait dormir à la maison, Moussia s'entretenait avec elles en secret sur Skype. Elle leur avait confié une tâche qui n'avait rien de trivial : il s'agissait, non de guérir Zarifa, mais d'enclencher un processus complexe consistant à échanger une âme contre une autre. Les sœurs lui avaient envoyé une huile spéciale pour frictionner les jambes de la malade. Margot, la plus âgée, avait assuré qu'un tel échange était possible : elles avaient eu une maman qui était partie à la place de son fils. Leur sorcellerie avait fonctionné d'une façon ingénieuse : le petit garçon avait survécu, il avait été guéri d'une maladie mortelle du sang par l'académicien Vorobiev, à Moscou, et, dès qu'il s'en était sorti, sa maman avait été renversée par un tramway, et elle était morte sur le coup.

Moussia était diplômée d'un institut pédagogique de Moscou, elle était tout ce qu'il y avait de cultivé du point de vue littéraire, elle avait beaucoup lu, et sa mémoire lui avait obligeamment soufflé le nom de Berlioz, le personnage du *Maître et Marguerite* qui se fait écraser par un tramway après avoir glissé sur de l'huile de tournesol. Tout y était : la sorcellerie, le tramway, l'huile...

« C'était un garçon très bien, il s'est engagé dans l'armée, mais maintenant, il est en prison », avait dit l'une des sœurs. Et la seconde l'avait reprise : « Ne colporte pas de ragots ! Les miracles, ça existe ! »

Depuis trois mois, les choses n'avaient fait qu'empirer, le miracle ne se produisait toujours pas. Moussia avait mis au point un plan : si les sorcières n'arrivaient pas à opérer l'échange et si Zarifa partait, elle la suivrait. Il est vrai que, dans cette petite ville chypriote, il n'y avait pas de tramway, mais en revanche, il y avait une mer qui déferlait juste sous leurs fenêtres en proposant ses services divers et variés, et puis personne n'avait encore aboli l'antique corde. Pourquoi la chance qui avait accompagné Zarifa toute sa vie (oh, quelle chance elle avait toujours eue !) s'était-elle détournée et voulait-elle lui reprendre d'un seul coup tout ce qui lui avait été généreusement donné d'emblée – c'était une chose à laquelle elles réfléchissaient chacune de leur

côté. Mais si Zarifa procédait à un audit intérieur en essayant de trouver où elle avait commis une erreur, Moussia, elle, entremêlait ses pensées de motifs archaïques : il y avait là le feu, le sang et l'eau, ils se conjuguèrent dans des proportions particulières, et il n'y avait aucune erreur, juste une situation désespérée et accablante.

« Arrête de pleurnicher ! Tu ferais mieux de manger quelque chose, regarde, Katia a apporté des feuilles de vigne farcies. »

Cette Katia importée de Moscou était la meilleure femme de ménage du monde. Zarifa aimait tout ce qu'il y avait de mieux, elle s'y connaissait en montres, en diamants, en stylos, en voitures. Et en êtres humains.

Là, Moussia fondit définitivement en larmes. Cela faisait une semaine que Zarifa ne mangeait plus, elle n'avalait rien, elle buvait juste un peu, et dans le sac en plastique se déversait goutte à goutte un liquide qui n'était plus rosâtre, mais d'un rouge virulent. Et de nouveau, de vagues pensées archaïques se bousculèrent dans la tête de Moussia : le-sang-l'âme-la-vie s'écoulaient hors d'elle, tandis qu'on lui injectait par le cathéter du sérum physiologique, une sorte d'eau trouble... Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle aurait donné tout son sang !

« Quand tu auras mangé, j'aurai encore un coup de fil à donner..., ordonna Zarifa. J'ai une affaire à régler...

— Quelle affaire ? » demanda Moussia, affolée.

Zarifa avait toujours beaucoup aimé chez elle cette qualité charmante et un peu niaise – une totale incapacité à comprendre l’aspect pratique de la vie. Et elle caressa la jambe soyeuse qu’elle avait sous la main. Moussia n’avait pas un seul poil sur le corps, sa grand-mère lui avait appris dès l’adolescence à se frotter la peau à la pierre ponce jusqu’à ce qu’elle devienne lisse comme de la glace.

Après une longue période de faiblesse, Zarifa connaissait un regain d’énergie inattendu. Elle désigna de nouveau le téléphone.

« Appelle Génia Raïkhman, dis-lui de venir me faire ses adieux.

— Qu’est-ce que tu racontes... De quels adieux tu parles...

— Dis-lui ce que tu voudras, du moment qu’elle vient. Cette nuit, c’est Katia qui va rester avec moi, cela fait trois nuits que tu n’as pas dormi, va te reposer. Viens à l’heure du déjeuner, et envoie-moi Katia pour onze heures... »

Elles s’étaient mariées douze ans plus tôt, à Amsterdam. Zarifa avait longuement mûri son plan et s’était bien préparée : elle avait obtenu une carte de séjour aux Pays-Bas, avait ouvert là-bas une filiale de sa société et, pour finir, avait acheté une maison confortable à Amsterdam,

au bord du fleuve Amstel, à deux pas du théâtre De Kleine Komedie.

Après ces manœuvres préliminaires, dans lesquelles ses projets matrimoniaux se conciliaient parfaitement avec ses projets professionnels, elle avait demandé Moussia en mariage. Elles vivaient ensemble depuis déjà cinq ans, mais là, Moussia avait pris peur. En premier lieu, elle avait déjà fait un mariage raté dont elle s'était enfuie comme on s'évade de prison, et avait mis longtemps à débarrasser sa mémoire de cet homme à la barbe piquante et aux penchants sadiques. Elle s'était alors juré de ne plus avoir affaire aux hommes et de ne plus jamais se marier, mais elle ne savait pas où ce serment allait la mener. Or il l'avait menée dans les bras de Zarifa. En deuxième lieu, lequel était en fait le premier, cela la terrorisait de proclamer devant le monde entier qu'elle était... au mot « lesbienne », elle était toujours tétanisée, comme une petite fille surprise à voler. Au plus profond de son âme craintive se tapissait l'épouvante, elle savait que c'était mal. Sa mère avait failli devenir folle quand elle avait appris pour Zarifa, et elle lui avait interdit d'en parler à la famille. Et voilà que maintenant Zarifa la demandait en mariage ! Lui opposer un refus ? C'était impossible. Tout ce que faisait Zarifa était parfait : elle réussissait brillamment comme juriste, elle était la meilleure des négociatrices,

Ludmila Oulitskaïa

Le corps de l'âme

Traduit du russe par Sophie Benech

« Lorsque sa vie fut réglée à la perfection, ce fut le début de la vieillesse. »

Si nous pouvons sentir, connaître et étudier notre corps, l'âme en revanche se refuse aux définitions. Que recouvre-t-elle précisément ? Est-elle présente tout au long de notre existence, ou se révèle-t-elle seulement à certains moments ? Telles sont les questions que se posent les personnages qui peuplent ces nouvelles, à des instants à la fois exceptionnels et quotidiens : un médecin légiste s'interrogeant sur des traces visibles, une épouse esseulée qui se découvre des propriétés physiques étonnantes, un jeune homme qui se fond dans un paysage bien-aimé. En un subtil jeu d'échos, ces points déposés à la lisière entre la vie et la mort tracent une esquisse surprenante et délicate du passage dans l'au-delà.

« Des récits crépusculaires et charnels à l'ironie mordante. »

Augustin Trapenard, France Inter

Ludmila Oulitskaïa

Le corps de l'âme



Le corps de l'âme

Ludmila Oulitskaïa

Cette édition électronique du livre
Le corps de l'âme de Ludmila Oulitskaïa
a été réalisée le 16 novembre 2023 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073043399 – Numéro d'édition : 617667).

Code produit : Q01574 – ISBN : 9782073043429.

Numéro d'édition : 617670.